

“ Tu es ma pierre...”

Ti si moj kamen...

Lettre à Tomaž Šalamun

par Jean Miniac

— Le titre est emprunté à un vers que Tomaž Šalamun adresse à un autre poète slovène, Srečko Kosovel (1904-1926) — “Tu es ma pierre, Kosovel” — dans son poème *Dolmen* (*Livre pour mon frère*, traduit du slovène par Zdenka Stimac, M.E.E.T, Saint-Nazaire, 1998).

J'ai longtemps songé à vous écrire... oui, à vous,
personnellement...
Il est possible qu'un jour nos pas se rencontrent à nouveau :
vous me parlerez de vous, de vos attentes
De ces stations prolongées dans des petites villes insignifiantes
(où l'on s'ennuie beaucoup le dimanche —
Les autres jours aussi...) Vous me direz
Tout — et nous nous rappellerons, justement
D'où venait cette phrase : “Je te dirai... tout !” Se peut-il
qu'un soleil
Se cache, ignoré, dans les replis de nos existences ? Nous
le portons avec nous : cette phrase, c'est l'un de ces soleils,
Tapi au fond de votre main...
Je me souviens de vous. Votre présence frêle
Semblait, justement, une de ces applications temporaires
Dont le soleil colore les murs : il y a des gens qui ne vivent
que de cela — que pour cela : vous en étiez, je crois
Avec cette faculté supplémentaire de donner cette nourriture
à ceux qui en ont besoin : elle était, chez vous, discrète
Comme vous-même : ce n'était pas un de ces soleils éclatants
qui écrasent tout sur leur passage ; c'était un soleil tamisé
Qui enrobe le tour bombé des verres au fond des cafés
Quand ceux qui s'y sont reclus se croient à l'abri
Pour quelques instants — instants durement disputés
au rouleau-compresseur du dehors...
Donc, il est possible qu'une présence flottante comme la vôtre
Soit justement pour ces affamés dont les ambitions rabougries
Recueillent cette lumière rase de vous-même. Lumière du soir.
Lumière qui teinte les bords de la Ljubljana
Et que vous recueillez patiemment, à présent —
À présent que vous avez tout votre temps pour cela...
Vous êtes à votre balcon — en fait, c'est juste un appui en fer
auquel vous êtes accoudé. On ne vous remarque pas. Votre
regard caresse et revisite en même temps
Certains détails de cette ville que vous avez aimée — avec cette
faculté démultipliée qu'ont les voyageurs

De mêler à leur guise — dans le tableau que composent leurs
yeux —
L'arête d'un toit — désolidarisée du bâtiment auquel elle
appartient
L'embouchure d'une rue — rapportée à un quartier qui n'est
pas le sien. Une église s'avance comiquement sur deux
jambes
Et s'insinue, précautionneusement, hors de sa paroisse
En soulevant ses jupes pour ne pas se croter... Tout cela,
vous l'avez vu, vous le voyez
Encore plus nettement maintenant — car la réalité incorporée
par nos yeux
Nous survit. Nous interpelle. Nous enjoint de la rejoindre
Dans son existence autonome — bien qu'ignorée : et nous
obéissons. Nous portons nos pas
Là où elle se trouve, nous réchauffe, nous enveloppe
De ses rayons patiemment accumulés pendant ce qu'on
appelle : “Une vie” —
Et qui n'attend que de se dilater — si nous y consentons...
Ainsi, vous-même
Avec cette obéissance native qui vous caractérise — parce
qu'elle est ancrée dans la douceur —
Vous vous laissez happer et entraîner par cette réalité
subsistante, qui a pour nom — dans l'ordre des circons-
tances concrètes — “Ljubljana”
Mais qui est bien plus que cela : la rivière est plus que la rivière
Et croit en ses possibilités de résurgence
À travers vous. La colline est plus que la colline (où est perché
le château) : vous l'escaladez avec vos yeux ; vous en mesu-
rez le tour
Avec celui de votre cœur, d'un doigt circonspect — tandis que
vos lèvres murmurent
La chanson échappée de la bouche d'un enfant, au coin de la
rue Dalmatinova... Curieux alphabet : il s'agrandit après
qu'on nous ait rendu notre liberté : chaque nuit nous y trou-
vons de nouvelles lettres ; chaque nuit celles-ci murmurent

En nous, l'esquisse d'une solution : vous les empaquetez dans
votre baluchon : c'est une cartographie pour l'avenir
Sans mesure... Alors que nous étions à table, à Tinquieux, ce
23 avril 2010 (c'est là que je vous ai vu pour la dernière fois),
Votre index, quittant votre verre, a sculpté une forme
indécise : il en a épousé les contours, *comme si c'était pour
de vrai* (or tout est "pour de vrai" : il suffit d'y croire), puis,
croisant mon regard, vous avez dit : "Vous vous en
souviendrez ?"
J'ai dit : "Oui." Et pourtant
Rien n'accuse davantage notre incertitude
Que l'écoulement des jours et cette teinte passée
Des visages quand ils s'effacent, les uns après les autres, et
sortent de notre vie
Avant de revenir nous voir, nuitamment, sur la pointe des
pieds... Oui, ils reviennent
Par la porte battante de la nuit : ainsi revenez-vous, annulant
les frontières poreuses, pétri de soleil —
Avec votre air de gentleman anglais égaré dans les allées de la
poésie : vous sembliez visité par celle-ci comme d'un rêve
Qui ne vous convenait pas : vous chuchotiez ses aveux
Comme un dépositaire embarrassé d'un fardeau encombrant.
Vous étiez sage —
D'une sagesse qu'on associe mal au genre excité des poètes
(ou du moins — c'est ainsi qu'on voudrait les voir) ;
retenu —
Sans que ce frein semblât vous gêner d'une manière
quelconque : vous faisiez partir des feux d'artifice avec un
détachement de commissaire-priseur... Or, derrière toutes
ces incongruités
Il y a un secret — et ce secret
Vous continuez de le pétrir dans votre fournil ; mais lui aussi
continue de vous travailler : c'est une petite comète solitaire
qui grésille dans la nuit, infiniment parlante : il n'est besoin
que d'une oreille pour l'entendre...

J'imagine qu'on en trouverait des traces dans les lieux de votre dernière habitation, — dans ceux que vous avez fréquentés, peuplés de votre regard, — de vos gestes, de vos habitudes De votre incertitude, même ; car, là, l'être s'appesantit, éprouve cette légère sudation qui embue les murs, imprègne les pierres

Et ces sourds témoins deviennent les plus sûrs des déposi-
taires... Lorsqu'on dit : “Il y avait” (à propos de quelqu'un),
ou : “C'était...”, on se trompe de temps : les gestes, les
humeurs, la substance des êtres sont des fugitifs impénitents :
ils fracassent la cloison des verbes : ils existent par effraction
Hors de notre contrôle, dans l'histoire : aussi les touffes
voletantes de vos cheveux (sur vos tempes) continuent-elles
de capturer ces infimes particules de lumière qui sont *notre*
participation à l'histoire : nous n'avons rien d'autre ; et
vous... est-ce bien vous que j'aperçois débouchant du
Triple-Pont ? L'air est serein. Vous fouillez dans vos poches.
De l'une

Vous extrayez un stylo, un calepin. Vous me faites signe
d'approcher. Ljubljana est étrangement calme. “Oui”,
signifié-je dans un acquiescement, “me voici”. J'approche.
Il s'est reculé, tout aussitôt

De quelques pas — et nous voici au milieu du pont : il se
penche légèrement par-dessus la rambarde, — désigne,
de son index faiblement tendu

Le cours frisottant de la Ljubljanica, ces subtiles ondulations
qui écrivent le mouvement de notre âme quand on a tout
oublié, tout abandonné... Puis il me tend le calepin : il est
ouvert à une page que je devine cornée depuis longtemps :
c'est celle-là qu'il voulait me montrer — et nulle autre. Je lis :
“Je quitte Paris avec une honte brûlante. Je ne vous ai pas
répondu...” Non, dis-je en l'interrompant ;

Il comprend. Il sourit. Il est à la Coupole : son stylo se suspend
à son tour : il n'achève pas sa phrase, m'enferme avec lui
dans son sourire et m'emporte

Ici, sur le Triple-Pont ; puis ses lèvres s'abaissent légèrement
pour me dire : “Emprunte cette courbe descendante. Suis
ce pli
Où le cours du fleuve se resserre...” J'obéis. Il me serre la
main. Je ressens cette pression à présent. Je ressens son
sourire. Où sommes-nous ? La découpe des heures se fait
plus volatile ;
Je me rends compte que j'ai oublié de lui demander rendez-
vous
Pour la prochaine fois... Pour la prochaine fois... Pour la
prochaine fois
Scande le train qui nous emporte, incessamment, à travers
les âges
Lui et moi — dépositaires de notre part d'éternité sans cesse
remodelée... “On ne se quittera pas” est donc un truisme,
une évidence,
Une porte ouverte que l'on entend grincer sur ses gonds
lorsque le vent la pousse
Après avoir dépouillé de ses voiles l'église de l'Annonciation
Et mis en présence les voyageurs avec l'une de ces formules
de politesse convenue : “Vous voudrez bien vous donner
la peine d'entrer ?... Qui dois-je annoncer ?”
Et l'on donne son nom... Et l'on entre... Et l'on se débarrasse
de ses vêtements superflus
De la poussière de la route, de tous les désagréments du
chemin qui nous feront dire plus tard : “Ah, c'est tout de
même ce que nous avons eu de meilleur” — puis, nous
reprenant
Et pensant à ce qui nous attend — et dont on ne sait rien
(ou si peu)
On se prend à rêver à un peu de sel, à quelques miettes de
soleil venant doré un escalier — et dans l'une d'elles
À une clef simplement posée là, sur l'une des marches...
Qui l'a mise à cet endroit ? Est-elle égarée ? Est-elle tombée
d'une poche ?

On la ramasse. L'escalier, aux marches assez hautes (seules quelques-unes restent à gravir) mène à une simple porte de bois. Il n'y a pas d'étage au-dessus. C'est la fin
De tous nos soucis, apparemment, — de toutes nos interrogations... On aimerait
Enfoncer la clef dans la serrure — cette jolie petite clef qui brille dans notre paume —, voir — en la tournant — si c'est bien *la* clef qui correspond à *cette* serrure... mais après tout (se dit-on)
Pourquoi ne pas faire confiance ? Pourquoi ne pas croire Que quelqu'un — là, à l'intérieur — nous attend ? Et l'on frappe
Une fois... deux fois... trois fois — timidement, d'abord, — puis, l'on s'enhardit
Et un silence inhabituel suspend notre geste
Et ce silence à son tour est interrompu par une musique Oh, combien familière... elle n'a rien de bien glorieux, cette musique : c'est une musique traînante, chuintante : c'est la musique d'un chausson
Qui racle, sur le parquet, et y égrène ses notes souffreteuses, assourdies — et pourtant
C'est la plus belle musique que nous ayons entendue — car en écho, dans les lointains, il y a ce chœur, qui dit : “Je ne suis plus seul...”
La porte s'ouvre... — Vous ? Les mèches flottantes sur ses tempes prennent le soleil comme à l'accoutumée ;
Oui, c'est moi, dis-je ; je suis venu : nous avons rendez-vous ;
Il me fait entrer. Sur la table il y a le pain — le pain de la parole — et deux verres
Où les lèvres se trempent, où les yeux plongent, où le doigt se mouille d'un peu du mystère de la vie retrouvée
Avant d'en écrire, timidement, les premières lettres
Sur le front de l'autre, comme sur une page vierge. Il a souri